Eva Kavian vit dans la région de Namur. Elle anime des ateliers d'écriture depuis 17 ans. Elle a fondé l'asbl Aganippé (ateliers et rencontres littéraires, formations d'animateurs...), et co-fondé le réseau Kalame. "Le voisin sur les rails" avait reçu, en 1999, le prix de la RTBF, au concours de nouvelles de la Fureur de Lire.

Du même auteur :

Romans :

Après vous
le Hêtre Pourpre, 2000

Autour de Rita
Le Castor Astral, coll Escales du Nord, 2002

Trois siècles d'amour
Le Castor Astral, coll Escales du Nord, 2003

Poésie :

La nuit, le silence fait moins de bruit
Esperluète, 2002

Référence :

Guide des ateliers d'écriture en Communauté française
avec Réjane Peigny et Pascale Fonteneau, éd. Luc Pire, 2003.

RTBF
La Libre Belgique

Le voisin sur les rails

Eva Kavian

Le voisin sur les rails

Eva Kavian

Ce matin-là, quand j'ai arrêté de fumer, je me sentais forte. Belle et déterminée. Je venais de sortir de l'enfer. J'étais invincible. J'ai pensé que c'était un bon moment pour en finir avec cette saloperie. François m'a fait remarquer que c'était la première fois que j'en parlais ainsi, une saloperie. C'est vrai que les autres fois, j'étais plutôt triste et résignée. Décidée tout de même, souvent. Mais avec Clara cela a été si dur que j'ai cru mourir. Oui, plutôt mourir que de vivre ça. Et je ne suis pas morte. Et elle ne pleure plus. Et cette machine ne sonne plus pour me dire "APNEE 38 sec.", "DEF. ELECTRODES" ou autres trucs à me rendre dingue. Clara ne pleure plus. Pas davantage du moins qu'un bébé de son âge. Ces semaines sont derrière moi. Je les ai traversées et je suis toujours là. J'arrive parfois à dormir sept heures sur la nuit, parfois aussi je sais lire durant une heure sans monter pour la calmer. Elle sourit tant, elle se nourrit de mes mots. J'ai réussi à l'aimer dans ses pleurs, je me suis noyée dans ses douleurs, je l'ai bercée tant et tant que je ne sais plus rester debout sans me balancer sur un pied puis sur l'autre. Et je suis toujours là. J'ai surmonté l'insurmontable. J'ai traversé ça. Plus rien ne peut me résister. Il suffit que je veuille pour réussir. C'est dans cette force-là que j'ai décidé, ce matin-là, d'arrêter de fumer. Aussi à cause de la voiture. J'avais trouvé une voiture et je me disais qu'en arrêtant de fumer j'aurais déjà l'argent pour l'essence. Que François serait déjà plus favorable. C'est vrai que l'argument avait son poids. Il a dit que si j'arrêtais pendant un an on pourrait peut-être l'acheter. Il a dit qu'on en reparlerait ce week-end. François a toujours peu de temps à consacrer à nos questions durant la semaine. A cause de son boulot.

J'étais forte et décidée mais je lui ai tout de même conseillé d'éviter de me contrarier durant quelques jours, que je ne puisse pas utiliser cela comme une

bonne raison de recommencer. À force d'arrêter de fumer, on finit par douter de soi-même, malgré tout. Alors j'ai déchiqueté, anéanti, massacré mes dernières cigarettes. Je me connais, j'aurais été capable d'aller les rechercher au fond de la poubelle, pour un oui pour un non, en prétextant que tant qu'à arrêter définitivement, ce n'était pas quatre ou cinq qui feraient la différence.

La journée a commencé ainsi. Puis, pour pouvoir me laver, j'ai dû essuyer la salle de bain. François a le don d'arroser nos six mètres carrés sur les quelques minutes qu'il juge suffisantes pour faire sa toilette. Quand je suis descendue, le lange de Lou était par terre, ma planche à tartiner jonchée de croûtes de pain et de couennes et Clara hurlait dans son relax, affamée. François téléphonait dans son bureau, à côté de sa théière fumante. J'ai bien pensé que cela commençait mal, mais j'étais décidée à ne pas utiliser la vie professionnelle de François comme justification de ma consommation de nicotine. De toute façon, j'avais déchiré mes dernières cartouches.

À son retour, j'étais encore joyeuse, toujours déterminée. Je préparais le souper en parlant à Clara pour qu'elle patiente jusqu'à son bain. Sarah, elle, criait parce que June refusait qu'elle entre dans la maison récemment construite avec toutes les chaises du rez-de-chaussée. François est rentré pour ranger ses affaires, redescendu pour me dire qu'il partait voir son oncle qu'il n'avait pas vu depuis sa dernière thrombose il y a sept mois peut-être. Finalement, je lui ai demandé d'attendre une demi-heure, lui disant qu'on allait manger, et durant le repas, il s'est énervé sur June parce qu'elle parlait trop. June nous dit toutes les choses qui lui passent par la tête. Et il lui en passe tout le temps.

François est parti voir son oncle, j'ai donné le bain aux enfants. Clara pleurait, elle commençait à fatiguer sérieusement, ou bien elle avait froid. Lou sortait du bain en aspergeant tout, croyant qu'elle devait faire pipi. Je les ai mises au lit à grands coups de tendresse, d'histoires et, ma foi, de patience. Quand j'ai été sûre qu'elles dormaient, j'ai pris mon vélo et j'ai été chercher des cigarettes, profitant de cette journée d'abstinence pour passer aux lights. C'est dans ma nature, de tirer profit de chaque situation, d'en dégager l'élément positif. J'aime ces quelques centaines de mètres qui me séparent de la pompe à essence. Je longe la Sambre sur le chemin défoncé du halage, et je me sens libre. Plus personne n'a besoin de moi, plus un enfant ne crie, je suis seule sur mon vélo, dans la nuit, et je vais, mère indigne, profiter du sommeil de mes enfants pour voler quelques minutes de liberté à mon destin, pour quelques cigarettes. Ce soir-là, comme j'avais arrêté de fumer, j'ai voulu en griller une avant de rentrer, une ou deux on verra, sur les rails du chemin de fer désaffecté qui longe le halage et traverse, tout est possible, notre potager, on finit par s'y faire. Je pose toujours mes potirons sur les billes pour qu'ils ne pourrissent pas, chacun son truc. Moi, j'ai une voie de chemin de fer qui traverse mon jardin. François, ça le rend malade. Plus encore depuis que j'ai repeint les rails en bleu. Il prétend que je baisse les bras alors que lui se démolit la santé après ses heures de travail à faire remplir des pétitions par des voisins complètement ahuris. C'est vrai qu'il revient chaque fois bourré de sa tournée, mais il pense qu'il n'aurait aucune signature s'il refusait de prendre un verre avec chacun d'eux.

Carl était là, assis au milieu de mes potirons. Carl, c'est un de nos ahuris de voisins qui préfèrent rester le cul dans leur fauteuil à attendre que le train passe devant la fenêtre de leur salon. Carl, en plein potager, a dit qu'il n'était pas venu pour parler de ça. J'en ai profité pour recommencer à fumer. Il avait fait drôlement chaud ce jour-là et les rails étaient encore tièdes. J'étais contente, finalement, de ne

pas me retrouver seule pour ma première cigarette. Il m'est arrivé plusieurs fois de ressentir un vague désarroi à l'idée de mon manque de volonté, de mon incapacité à tenir bon dans mes résolutions.

Carl avait l'air de comprendre. Il attendait, comme s'il savait, et me laissait profiter pleinement de ce moment délicieux. J'en venais à me demander ce qu'il était venu faire.

J'ai écrasé mon mégot tranquillement, consciencieusement, il faisait très sec. Carl s'est penché pour atteindre mes espadrilles et les ôter, il a posé ses mains sur mes pieds, la paume de ses mains est rêche, calleuse. Très chaude. Et sèche. Ses yeux sur moi ne tremblaient pas. Il a laissé ses mains monter le long de mes jambes jusqu'à mes genoux pliés qu'il a écartés pour se rapprocher de moi. Il avait une odeur de feu de bois dans les cheveux et ses mains lentement descendaient. Je sentais la forme de mes cuisses dans le chemin de ses mains immenses. Il m'a déshabillée pour me poser sur les traverses et j'étais là, couchée entre deux rails bleus bordés de potirons, sous les mains sèches et chaudes, prudentes, de Carl, mon voisin. Je trouvais que c'était beau, mon corps nu dans la nuit et tout ça, autour. Et Carl sans un mot. Les billes me brisaient le dos, les cailloux me crevaient la peau. Carl m'a déposée plus loin, près des tomates, là où je n'avais pas eu le temps, ce jour-là, de remettre des haricots. La terre était bonne sous ma peau et dégageait encore des relents de la fiente de pigeon dont je la nourris au printemps.

Carl m'a dit ça, qu'il voulait. Une fois. Pour ne plus être fou. Pour pouvoir penser à autre chose. Pour ne plus être en frémissements, toujours. Pour pouvoir me parler, après. D'autres choses. J'étais trop bien là, sous ses mains, dans ma terre trop sèche, à regarder mes tomates presque mûres et ce désir d'homme. Sans mes enfants, enfin dans le silence. J'étais

contente d'avoir recommencé de fumer. Le vélo et la cigarette m'ont toujours donné un sentiment de liberté, de légèreté presque.

J'étais si belle dans ses yeux. J'étais une femme, moi qui de grossesse en allaitement pensais n'être plus pour les hommes qu'une mère comblée. Moi, la mère, j'étais femme océan et Carl plongeait et replongeait dans les vagues de mon plaisir. La terre se mouillait de nos sueurs, nous collait. Carl m'aimait. Moi. Moi. Ce soir, Carl n'en finissait pas avec son désir de moi. Carl comme une bête. Carl dans le chant de mon plaisir. Carl et moi, dans la terre et l'océan.

Carl m'a posée sur les billes et les cailloux et m'a lavée à l'eau de pluie, il me disait tu es belle, il me disait occupe-toi bien de toi, il ne me touchait presque plus, et puis il est parti.

D'habitude, quand je recommence à fumer, j'attends toujours quelques jours pour le dire à François. Du coup, à fumer en cachette, je fume moins, c'est toujours ça. Ce soir-là, je fumais dans la cuisine quand il est rentré. Il a dit qu'il avait fait un crochet chez Noël et Rita, qu'il était désolé, qu'il ne m'avait guère aidée dans mes efforts aujourd'hui. Que je devrais arrêter quand il est en vacances, quand il a l'esprit libre. Qu'avec le travail, il n'est jamais vraiment là. Je lui ai dit que ce n'était rien, que cela m'avait fait du bien d'arrêter cette journée-là, que du coup j'allais essayer de m'occuper un peu de moi, que Carl était passé, qu'il ne voulait plus faire enlever la voie parce qu'elle commençait à faire partie de son histoire. François a dit que c'était vraiment un trou du cul, qu'il finirait par briser leur amitié à force de déguiser sa résignation et son fatalisme avec des idées à l'eau de rose.

Ce soir-là, quand Clara s'est réveillée, je me sentais belle, forte et déterminée. Je suis montée avec le biberon en disant à François que j'allais peut-être me

remettre à écrire, et que ça ne valait pas la peine de se gâcher les sangs pour une voie de chemin de fer désaffectée, d'ailleurs les potirons n'ont jamais été aussi beaux.

Le voisin sur les rails a paru dans « Autour de Rita », Le Castor Astral, « Escales du Nord », 2002.

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2003